

“Philosopher n’est qu’une autre façon d’avoir peur et ne porte guère qu’aux lâches simulacres » , nous dit Céline ce grand expert en derniers hommes.

Il est vrai que les philosophes ont souvent une fâcheuse tendance à éviter de mettre leur pensée à l’épreuve. Donner des leçons et se retrancher derrière la pureté du concept, voilà bien souvent le sport régional pour éviter de se mettre en risque, de se découvrir dans ses fragilités; le concept constitue alors la béquille idéale.

Il ne fait aucun doute que Simone Weil n’est pas de cette catégorie-là ! jamais femme ne fut plus totalement engagée dans l’action cherchant l’épreuve d’elle-même et sa cohérence existentielle jusqu’au péril de sa vie.

C’est sans doute pour cela qu’elle est peu reconnue dans le monde de la philosophie, elle qui fut la brillante élève d’Alain, étiquetée comme une extraterrestre entre mystique et militantisme jusqu’à occulter les fulgurances d’une pensée.

Toujours sur le métier elle a remis son ouvrage.

Comme l’abbé Pierre, qui depuis son enfance, nous dit-il, n’a eu qu’une préoccupation, les autres et encore les autres, elle s’est sentie concernée par la souffrance d’autrui au point d’être surnommée « la vierge rouge » à normal Sup et de vivre toute sa vie comme la plus pauvre parmi les pauvres.

L’une de ses expériences initiatiques fut l’épreuve qu’elle fit du travail en usine comme ouvrière et dans les champs comme journalière. Manœuvre sur les chaînes d’Alstom, de santé fragile, elle s’est rapidement rendu compte de l’abrutissement qui la rongait chaque heure de chaque jour. Elle prit conscience que l’abêtissement, son abêtissement, à elle, agrégée de philosophie et militante de choc, résultait inexorablement de la division du travail, en particulier entre travail manuel et intellectuel, des conditions inhumaines vécues sur les chaînes de production, de l’épuisement qui érode toute volonté.

Comment, dès lors, penser que le prolétariat puisse se révolter et porter une révolution qu’elle appelle de ses vœux. Ne plus penser pour survivre, ne prédispose pas à prendre le pouvoir et à le garder. Et d’ailleurs, cela ne serait qu’une inversion, on l’a vu avec les drames du socialisme réel, et certainement pas une révolution.

Introduire dans sa vie l’épreuve du travail lui fit prendre conscience que chez les penseurs révolutionnaires, Marx compris, aucun n’avait fait cette expérience. Elle substitua alors le concept d’oppression à celui d’exploitation. C’est-à-dire une expérience existentielle à un mécanisme d’élucidation des ressorts du capitalisme au demeurant pertinent.

C’est que pour elle le travail est fondamental, il est le lieu de l’activité de l’homme, de sa nécessaire confrontation à la réalité. Il est sa vocation comme expérience du réel, la condition de son épanouissement.

Le travail est le lieu de la présence à soi et à la transcendance. Il suffit de penser aux compagnons du devoir, aux ordres contemplatifs ou au Zen où le travail tient une place importante dans la réalisation de soi.

Alors bien sûr, il y a loin de l'oppression à la réalisation, rien de moins que le renversement des valeurs, la mort de l'économie politique comme science séparée réglant les rapports humains sous le signe de l'échange, sous le signe du fétichisme mortifère de la marchandise (à laquelle appartient la force de travail) et du primat de l'argent et de la valeur d'échange au détriment de la valeur d'usage et de l'appropriation subjective du travail.

« Mais le pire attentat, celui qui mériterait peut-être d'être assimilé au crime contre l'Esprit, qui est sans pardon, s'il n'était probablement commis par des inconscients, c'est l'attentat contre l'attention des travailleurs. Il tue dans l'âme la faculté qui y constitue la racine même de toute vocation surnaturelle. La basse espèce d'attention exigée par le travail taylorisé n'est compatible avec aucune autre, parce qu'elle vide l'âme de tout ce qui n'est pas le souci de la vitesse. Ce genre de travail ne peut pas être transfiguré, il faut le supprimer. » Simone Weil – 1909-1943 – Conditions premières d'un travail non servile, 1942

On sait que le ressort du régime capitaliste est la plus-value (le sur travail) dont la dynamique implique la substitution au travail concret, celui de l'artisan qui se retrouve dans le produit qu'il fabrique, d'un travail abstrait servant d'équivalent généralisé dont le seul objectif devient l'échange au profit de celui qui possède les moyens de production.

Jusque-là, je pense que Simone Weil serait d'accord. Ce qu'elle peut regretter c'est que, pense-t-elle, Marx « objectivise » à sa manière les rapports entre les hommes sous la bannière des rapports de production.

Sans doute a-t-elle raison si l'on en croit la lecture marxiste, c'est-à-dire celle de l'instrumentalisation politique de Marx pour en faire un penseur Hegelien même inversé par le matérialisme.

Mais le marxisme est la somme des malentendus concernant Marx, nous dit Michel Henry, dans son extraordinaire lecture de notre penseur qu'il tient pour un philosophe de la vie, du déploiement de la subjectivité et qui se donne pour mission de démonter la perversion des systèmes qui l'aliènent.

« Par une telle aliénation les déterminations, les lois, les relations de la vie, entendons des individus vivants, deviennent des déterminations, des lois, des relations économiques. C'est cette substitution un retrait partout des relations économiques aux relations vivantes de la vie que Marx décèle partout et dénonce impitoyablement. C'est par cette substitution que se définit l'économie marchande. Ce qui caractérise une telle économie, en effet c'est que les relations qui s'instituent entre les individus ne procède pas d'eux et ne trouvent en leur principe, ne sont pas chaque fois l'expression de leur détermination subjective essentielle. » M.Henry

Pour lui Marx est le penseur de l'homme qui a « à être », de l'homme traversé par la Vie et dont la vocation est de déployer tout son potentiel créateur. L'objectif de la révolution

Marxienne est l'homme total, c'est-à-dire la réunion des sphères séparées de la vie, le travail et le loisir, la fabrication et la création, l'action et la pensée.

On reconnaîtra là quelques thèmes chers aux situationnistes.

Il devient clair, que, une fois évacuée la méprise marxiste, Marx et Simone Weil parlent de la même chose quand ils parlent du travail

Alors, on pourrait se dire que les conditions de travail ont changé depuis cet entre deux guerres à partir duquel nous interpelle Simone Weil.

Certes, les conditions de travail ignobles sont évacuées à la marge dans les pays à bas coup de main d'œuvre (qui se soucie du travail des enfants dans les usines textiles du Bengla Desh ou dans les mines de coltan).

Certes l'abrutissement généralisé prend la forme plus soft du spectacle et de ses avatars, il n'en reste pas moins que l'essence de l'aliénation, c'est-à-dire la dépossession de l'homme du fruit de son travail, de son travail comme épanouissement, dans le process même de production et au profit de quelques-uns, n'est jamais pensé comme telle. Le masque prend la forme du grand leurre des outillages de gestion : intelligence collective (sic), pensée positive, gestion des émotions, et du détournement de ce qui pourrait être subversif comme la méditation à des fins utilitaires ou mercantiles.

La vie est ramenée à un immense slogan, à la clameur du black Friday

Il est temps maintenant d'explorer plus avant la pensée du travail chez Simone Weil afin de comprendre en quoi elle interpelle les processus d'accompagnement
Travail humain, travail inhumain avec Simone Weil:

“L'homme se donne à l'homme en tant que travail” (Simone Weil)

Tout est dit ou presque de la conception du travail chez Simone Weil. Elle en fait un concept central de l'essence de l'homme pris dans sa totalité, c'est à dire aussi dans sa dimension sociale, en tant que celui doit toujours faire face à la matière.

D'une certaine manière, il est l'incarnation de la liberté face à la nécessité (Heidegger dirait la facticité) pour reprendre ses catégories.

Le travail est, donc, à la fois le destin et la dignité de l'homme.

Il faut entendre ici par travail, travail humain (par opposition à inhumain).

Ce travail humain va définir les contours d'un possible engagement global dans une activité qui amène l'homme à se dépasser, à accroître ses connaissances et ses capacités propres.

C'est donc une **poiesis** c'est à dire une activité, concrète, incarnée qui transcende la matière dans une compréhension de plus en plus fine des lois de la nature dans le champ d'expertise du travailleur.

Ce corps à corps avec la densité du réel conduit l'homme à une meilleure connaissance de soi dans une intégration croissante du corps et de l'esprit. Cette intégration trouve sa plénitude dans l'acte juste qui est l'acmé de la culture métier (nous y reviendrons quand nous évoquerons la culture métier).

C'est dire si pour elle il n'y a pas de travail qui ne soit pas incarné.

Le travail est toujours forcément coopération. Il est ainsi constructeur de collectif car à tout moment le travailleur se confronte à l'autre et doit donc accepter une altérité qui le questionne dans ses certitudes.

Le travail est donc un vecteur fondamental de socialisation.

Dans ce sens le travail, comme découverte de l'intelligibilité du monde, est spirituel et acte la dignité de l'activité humaine dans un rapport permanent à un sens qui se découvre en lui.

Pour résumer le travail humain est pour Simone Weil:

- Un rapport au monde et un rapport à soi: il fait entrer le travailleur dans une science du monde
- Un rapport collaboratif si important pour le développement de la socialité: Il fait communauté entre les hommes. Il travaille en permanence le "collectif"
Un dialogue permanent entre pensée et action.

On pourrait dire aussi qu'un travail est humain quand il permet au travailleur de penser son travail en développant ses capacités d'attention, cette disposition qui lui ouvre la possibilité d'être à la fois présent à lui-même et présent à sa tâche dans un "toujours plus de conscience". J'ai souligné plus haut la troublante ressemblance avec les pratiques du Zen.

Il nous faut revenir maintenant au travail réel dans une société structurée par le capitalisme, c'est à dire dans une séparation radicale du capital et du travail, la propriété exclusive par quelques uns des moyens de production, basée sur la seule logique du profit..

Simone Weil n'a jamais pu être prise en défaut dans son engagement révolutionnaire.. Elle a, elle-même, fait expérience du travail en usine. Écrasée par les cadences, par une obéissance à des processus qu'elle ne maîtrisait pas, ramenée à des tâches de stricte exécution, elle note dans ses cahiers que, elle, l'agrégée de philosophie, la militante révolutionnaire, n'avait, au bout de quelques jours, plus aucune distance par rapport à son travail, et surtout plus la force de son projet, celui de penser au jour le jour l'essence du travail aliéné.

Elle vient de faire expérience de **l'oppression** qu'elle substituera désormais à l'aliénation dans ses analyses de la condition ouvrière..

Le drame du travail dans une société capitaliste se situe dans :

- Une soumission aux machines réelles ou abstraites (les processus formels)
- Une séparation des tâches de direction et d'exécution

- Une absence de maîtrise des conditions de son propre travail

In fine, elle voit l'essence de l'oppression capitaliste dans la subordination du sujet à l'objet qui s'autonomise comme marchandise.

A contrario, Un travail est humain quand on peut faire le rapport entre le début d'un processus de travail et la fin, c'est à dire quand on en a la maîtrise.

Si, comme on l'a vu, elle partage avec Marx un certain nombre d'analyses (travail vivant/travail abstrait, fétichisme de la marchandise..) elle s'en sépare radicalement dans la manière dont elle envisage le processus de transformation de la société.

Quand Marx voit un déterminisme historique en marche, elle voit le travail culturel et spirituel de communautés de base comme ferments de la transformation.

Quand Marx croit voir la dimension messianique du prolétariat elle dénonce la dictature qui renverse l'ordre du pouvoir mais pas l'ordre des choses, faisant des opprimés d'hier les oppresseurs d'aujourd'hui.

Car il convient de renverser l'organisation même du travail et pas seulement la structure de l'état qui ne peut en être que l'aboutissement .

Car le changement de système politique ne peut, comme le pensait déjà Proudhon, être l'aboutissement d'une lente transformation des structures et des esprits à partir de communautés de bases, véritables laboratoires de nouvelles formes de coordination, de relations entre les travailleurs, d'organisation du travail, de pilotage des activités.

Alors, a contrario, revenir à un travail humain, c'est: opérer une transformation profonde des mentalités à partir d'expériences concrètes locales d'auto organisation.

Une telle conception du travail implique bien sur une toute autre logique dans les processus d'accompagnement dont l'ancrage dans l'ordre capitaliste est symbolisé par le fameux contrat tri partite qui lie les objectifs du collaborateur à ceux du donneur d'ordre limitant drastiquement les possibilités d'évolution dans la maîtrise du travail à ceux directement voulus par la direction.

Car ce qui est toujours nié dans les organisations d'aujourd'hui, c'est le fait que ce sont les collaborateurs eux mêmes qui sont experts de leur propre travail.

Faire de l'individu ou de équipe qu'on accompagne le seul sujet de questionnement sans prendre en compte l'ensemble du système politique de l'entreprise, c'est comme faire de la thermodynamique sans prendre en compte les échanges de chaleur.

Il nous reste maintenant à travailler la question de l'autonomie comme condition "politique" d'une démocratie véritable dans l'entreprise qui seule, une fois épuisée toutes les manipulations renvoyant à un soi disant savoir être comme réponse aux problèmes dans l'entreprise, crée lers conditions nécessaires pour assurer le déploiement du travail comme réalisation de chacun et de tous pris dans un collectif.

Pour terminer, je laisse la parole à Michel Henry :

« C'est l'organisation du monde tout entière en réalité, avec son matérialisme omniprésent, ses idéaux sordides de réussite sociale, d'argent, de pouvoir, de plaisir immédiat, son exhibitionnisme et son voyeurisme, sa dépravation en tout genre, son adoration des nouvelles idoles, des machines infra humaines, de tout ce qui est moins que l'homme, la réduction de celui-ci à du biologique, mais, à travers celui-ci, à de l'inerte (...) C'est tout cela le tumulte incessant de l'actualité avec ses événements sensationnels et ses bateleurs de foire, qui recouvre à jamais le silence ou parle la parole que nous n'entendons plus. » (M.Henry)

Cette parole que nous n'entendons plus c'est aussi celle de Simone Weil la rebelle. Puisse-t-elle résonner comme un appel de la dernière chance.

Mais c'est aussi celle que le coach doit aider à dévoiler dans ce processus de connaissance qu'est la rencontre.